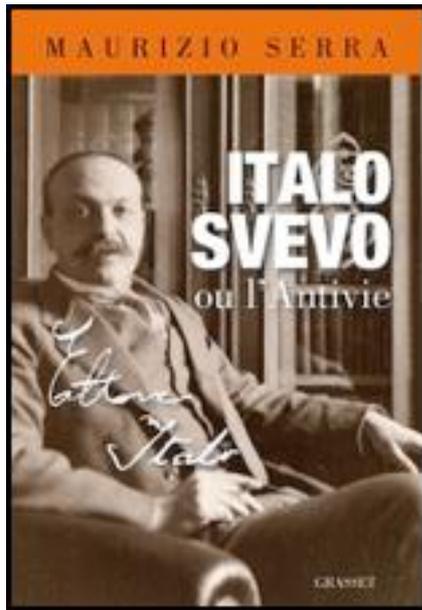


Portrait

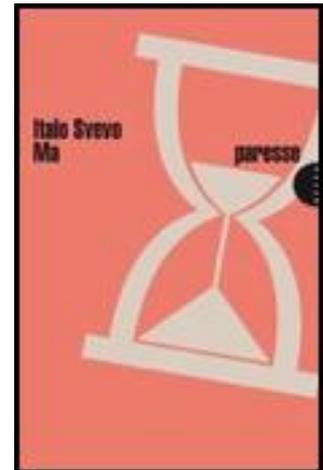


Les antihéros d'Italo Svevo

Quand les médecins légistes, je veux parler des exégètes, se pencheront sur ce drôle de patient, perpétuellement décalé, mal dans sa peau, inadapté à la vie sociale et condamné à l'insuccès, lorsqu'ils mettront bout à bout tous ses écrits avant de les analyser à la loupe, leur conclusion sera formelle : Aron Hector Schmitz (Trieste, 19 décembre 1861-13 septembre 1928) souffre d'une modernité littéraire d'exception que ses contemporains n'ont pas pressentie en son temps parmi les thématiques fondamentales de sa poétique. Lettres et journal intime, fables et critiques littéraires, nouvelles et romans, l'œuvre profuse et éclectique de l'écrivain italien est aujourd'hui lisible dans une vingtaine de langues alors qu'elle ne suscitait qu'un faible intérêt peu de temps avant sa mort.

Une double influence italienne et allemande

Cinquième d'une famille juive d'ascendance allemande et hongroise de seize enfants dont le père, Francesco, ouvrier verrier, s'est spécialisé dans le négoce d'objets d'artisanat, il naît le 19 décembre 1861 à Trieste, cité de l'Empire austro-hongrois qui sera rattachée à l'Italie en 1918. Il est envoyé avec ses frères Adolfo et Elio en Bavière, au collège de Segnitz où la découverte de la littérature nourrit une vocation précoce. Au terme d'études de droit et de chimie, il entame une carrière de commis de banque (de 1880 à 1898) qui laisse du temps à l'écriture où la maîtrise de l'italien supplante très tôt l'exercice de l'allemand et du français. Ses premiers textes sont publiés en 1880 dans le quotidien irrédentiste* *L'Indipendente* auquel il assure, sous la signature d'Emilio Samigli, des chroniques régulières sur la littérature, la musique et la philosophie.

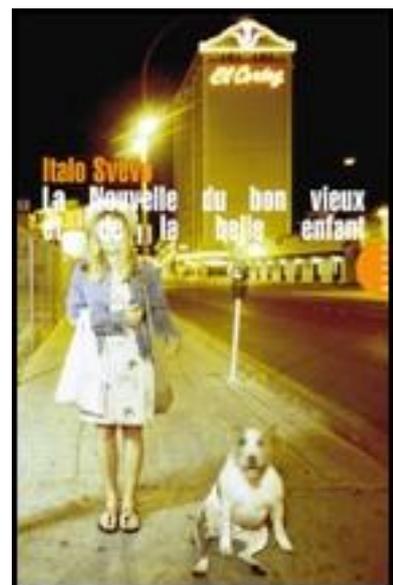


La lucidité de ses analyses puise à une érudition encyclopédique où reviennent les noms de Daudet, Flaubert, Stendhal et Zola ainsi que Darwin, Freud, Nietzsche, Richter et Schopenhauer. La réussite de ses contributions amène le journal triestin à ouvrir ses colonnes à deux de ses nouvelles, « *Un combat* » (1888) et « *L'Assassinat de la rue Belpoggio* » (1890). Son premier livre lui demandera six ans. Originellement titré *Un incapable*, « *Une vie* » conte l'histoire d'Alfonso Nitti, un employé de banque féru de littérature qui séduit Annetta Maller, la fille de son employeur, et

met fin à ses jours lorsque les circonstances le contraignent de l'épouser. Dans ce roman-là qui paraît en 1892 dans une quasi-indifférence, il utilise pour la première fois le pseudonyme d'Italo Svevo (littéralement *Italien Souabe*) en hommage à la double influence des cultures italienne et allemande qui ont fortifié ses humanités. Cette année-là, aux funérailles de son père, il revoit la blonde Livia Veneziani, une cousine au second degré de treize ans sa cadette, et il l'épouse en 1896. Enrichie par la commercialisation d'un vernis antirouille révolutionnaire pour coques de navires, sa belle-famille l'embauche en 1898 à la direction de l'entreprise de peinture. L'indépendance financière, les voyages d'affaires en Europe et la promotion sociale générés par la réussite industrielle de son nouvel état ne le guérissent pas d'un mal-être chronique conforté par les échecs de l'écrivain. Commencé à l'âge de 40 ans, l'apprentissage forcené du violon (deux heures par jour) ne parvient pas non plus à cicatrifier les blessures de déceptions répétées. Publié en 1898 à compte d'auteur à l'instar du précédent, son deuxième roman « *Sénilité* » passe inaperçu en dépit du soutien de James Joyce qui l'encourage dès 1903 à persévérer dans le métier des Lettres. Le romancier et poète irlandais lui donne des cours d'anglais à l'école Berlitz de Trieste entre 1909 et 1915 et il le recommande aux Français Valery Larbaud (romancier) et Benjamin Crémieux (critique littéraire) qui le traduiront et le publieront une dizaine d'années plus tard. Employé d'une compagnie d'assurances, Emilio Brentani campe l'antihéros de *Sénilité*. Le romancier y traite de la vieillesse et de la fin de vie, un de ses thèmes de prédilection dont le lecteur retrouve les échos angoissés dans les courts récits, « *La Nouvelle du bon vieux et de la belle enfant* » (1929) et « *Ma paresse* » (1930).

Freud le déclare incurable...

En 1908, la maladie mentale qui affecte gravement le frère de sa femme l'amène à étudier plus complètement la psychanalyse. Il se rend à Vienne en 1910 pour faire soigner sa propre névrose par Sigmund Freud qui conclut à son incurabilité après deux années de thérapie... Les théories analytiques aiguisent naturellement l'intérêt du romancier comme elles alimentent ses réticences. Elles confirment en tout cas ses intuitions psychologiques dans l'inventaire des comportements et dans l'examen des caractères humains, fondements d'une création qui atteint son apogée avec « *La Conscience de Zeno* » en 1923. Riche commerçant de la capitale frioulane, Zeno Cosini écrit sa propre autobiographie à la demande d'un psychanalyste : récit fragmentaire et fallacieux, il corrompt en fait la géographie intime de son auteur en soulignant le constat clinique de troubles psychiques graves. Troisième roman d'Italo Svevo, il apparaît comme le plus abouti au moment - nous sommes en 1925 - où Eugenio Montale, poète génois et futur prix Nobel (de littérature, en



1975), subit à son tour l'éblouissement d'une prose qui désintègre les formes narratives traditionnelles. Le succès, inespéré, grossit dès lors l'effectif des propagandistes d'Italo Svevo que la mort surprend le 13 septembre 1928 des suites d'un accident de la circulation routière survenu à Motta di Livenza, non loin de Trévis.

Bien tardivement reconnu, hélas ! le défunt lègue aux lecteurs et à la postérité une subtile analyse de l'âme humaine ainsi que l'étude sociologique non moins sagace d'une population triestine et complexe qui valent l'une et l'autre pour toutes sortes de populations autour de soi. Le dilemme d'assujettir une vocation intellectuelle ou artistique à un travail aliénant, les affres de l'autodestruction, l'obsession de la culpabilité, la difficulté de s'intégrer dans la société, les assauts de l'hypocondrie, la dictature des passions, le naufrage de la sénilité, les intermittences du cœur et de la conscience hantent les héros du théâtre svévien et, plus encore, celui qui les manipule dans la coulisse.

* ***Irrédentisme*** : mouvement de revendication des nationalistes italiens réclamant l'annexion de terres « non libérées » (de *irredento*, non racheté) et demeurées en possession de l'Autriche-Hongrie de 1866 à 1918 (Trentin, Istrie, Dalmatie), réintégration étendue par la suite à l'ensemble des territoires considérés comme italiens.

- ***Ma paresse***, par Italo Svevo, éditions Allia, traduit de l'italien par Thierry Gillybœuf, 64 pages, 2009 ;
- ***La Nouvelle du bon vieux et de la belle enfant***, par I. Svevo, éd. Allia, traduit de l'italien par Thierru Gillybœuf, 128 pages, 2011 ;
- ***Sur James Joyce***, par I. Svevo, éd. Allia, traduit de l'italien par Monique Baccelli, 112 pages, 2014 ;
- ***Italo Svevo ou l'Antivie***, de Maurizio Serra, éditions Grasset, 398 pages, 2013.

Claude Darras, Encres vagabondes